

texte : Épître aux Hébreux, 6 / 19 – 8 / 1

premières lectures : Genèse, 14 / 17-20 ; Psaume 110

chants : 181 et 277 (Arc-en-ciel)

« Nous avons tous le même Dieu », disent les gens sensés qui regardent les religions de dehors, comme s'ils étaient neutres. Car « il n'y a qu'un seul Dieu », ajoutent-ils, d'accord en cela avec les plus extrémistes des fidèles de chaque religion... Ainsi, pensent les uns et les autres : « le seul vrai, c'est le nôtre ! » La différence se fait seulement entre ceux qui pensent que les autres dieux sont les mêmes que le nôtre, et ceux qui pensent qu'ils diffèrent. Alors, le même, ou bien un vrai et des faux ? Les partisans d'une laïcité du silence répondront : « que nous importe ! » Or, quant à moi, il m'importe, comme à tous les vrais croyants de toutes les religions. Il m'importe car il ne s'agit pas d'idées philosophiques sur le divin, mais de l'engagement de mon existence. Dieu n'est pas au ciel, mais il concerne ma vie à moi et la vie du monde qui est le mien – et le vôtre.

Les historiens s'intéressent de nos jours à la séparation entre le judaïsme rabbinique et le christianisme, ces deux enfants de l'ancien Israël. Mais parmi les chrétiens, tous ceux qui s'intéressent un tant soit peu aux racines de leur religion s'y intéressent aussi. Car Jésus était juif, et tous ses apôtres aussi, et la plupart des auteurs du Nouveau Testament, à commencer par Paul et Jean ! Qu'est-ce qui a fait que leurs héritiers et ceux des Pharisiens aient si fort divergé qu'il en soit né deux religions antagonistes ? Je laisse les historiens répondre à l'aspect historique de la question... Mais il me semble que notre passage de l'épître aux Hébreux y répond à sa manière, par sa forme et par son fond. Et l'une comme l'autre m'ont semblé intéressants à souligner ce matin avec vous. L'une comme l'autre concernent, me semble-t-il, la foi protestante dans son fondement et dans son originalité, encore que des catholiques puissent en être d'accord !

Tout se joue autour de la figure de Melchisédeq. Or, tout ce qu'en dit l'Ancien Testament, je vous l'ai lu : quatre versets de la Genèse et une allusion dans le psaume 110. Un partisan de la critique historique cherchera naturellement qui était ce « *Melchisédeq, roi de Salem* » ; et si l'historicité du personnage fait problème, il cherchera qui se cache derrière cette dénomination, et pourquoi celui qui se cache derrière est nommé ainsi. Quel sens par rapport à quel contexte politique, historique, littéraire, etc. ? Vous avez remarqué, bien sûr, que l'auteur de l'épître ne procède pas ainsi... Il ne croit pas à l'autorité souveraine de la recherche historique, mais à celle des Saintes Écritures, ce qui n'est évidemment pas pareil ! La recherche historique n'est ni le moyen ni le but des croyants, mais des historiens. Elle procure des résultats tout-à-faits intéressants... pour qui s'y intéresse ! Ce qui est par ailleurs mon cas... Mais la méthode n'est pas bonne, me semble-t-il, si l'on cherche à entendre une parole adressée par Dieu aujourd'hui au lecteur, parole qui fasse autorité pour la foi et pour la vie.

L'auteur de l'épître cherche pourtant bel et bien qui se cache derrière le personnage de Melchisédeq. Ou, plus exactement, il cherche qui se révèle par ce personnage. Car l'Écriture n'est pas ésotérique, même si elle est volontiers symbolique, parfois allégorique. Le sens caché n'est pas un sens secret, mais un sens qui se donne à connaître dans la prière, dans la méditation, et pas seulement, pas d'abord, dans le raisonnement. Celui-ci peut alors nous paraître étrange. Comment peut-on par exemple connaître quelqu'un par son nom ou son métier ? Mais c'est exactement ce que fait un contrôle de police ! Melchisédeq, par son nom, est donc « roi juste ». C'est là une qualité fort rare, à travers les monarchies ou à travers les démocraties... Rappelez-vous la clairvoyance désabusée de Jésus lorsque ses disciples se disputaient les places : « *Vous savez que les chefs des nations les tyrannisent, et que les grands abusent de leur pouvoir sur elles.* » (Matt. 20 / 25) C'est comme ça depuis que le monde est monde, et les « chefs » en question qui prétendent le contraire s'avèrent souvent pires que les autres – ou bien ils ne durent pas longtemps !

Melchisédeq est, de métier, roi de Salem. Salem n'existant pas, on peut y voir deux réalités : Jérusalem – Melchisédeq est donc fils de David, s'il est roi de Jérusalem – ou bien la paix – *shalom*. Le christianisme donne ces deux titres à Jésus : il est « *fils de David* » (dès Matt. 1 / 1) et « *prince de paix* » (selon Ésaïe 9 / 5). L'auteur de notre texte préfère chercher les parallèles entre ce qui est dit notamment dans le psaume, et ce qu'il confesse de Jésus, à savoir qu'il est ce qu'il est « *pour l'éternité* », puisqu'il est ressuscité, ou, pour le dire comme notre texte, qu'il jouit « *d'une vie impérissable* ». Les deux textes parlant de Melchisédeq, mais aussi tout le reste de l'Écriture, servent donc à désigner le Christ : une partie de ce qui est écrit nous montre qu'il s'agit de lui puisque ça correspond à ce que nous en savons, et une autre partie nous apprend plus de choses sur lui, des choses que nous ne savions pas avant d'avoir ainsi compris ces Écritures ! Car il ne s'agit pas d'un jeu intellectuel consistant à retrouver ce qu'on sait déjà dans un texte qui serait codé – ça n'apprendrait évidemment rien de nouveau ! Ceux qui s'amuse à ça ont bien du temps à perdre... Non. Il s'agit d'étudier l'Écriture de telle sorte qu'elle nous fasse entendre la véritable parole de Dieu, c'est-à-dire Jésus-Christ. Quand Dieu nous parle, il ne nous donne pas des mots, mais son Fils. C'est lui que notre lecture doit nous permettre de recevoir.

Vous l'aurez compris, le judaïsme rabbinique ne peut pas se servir ainsi des Écritures. Elles ont beau être formellement les mêmes que notre Ancien Testament, la forme de la lecture en diffère totalement : pour un juif, les Écritures donnent la Loi, qu'il faut

mettre en pratique, qu'il faut réaliser dans sa propre existence ; pour un chrétien, les Écritures livrent le Christ, et c'est lui qu'il faut réaliser dans sa propre existence, c'est lui qui transforme notre propre existence de lecteurs de la Bible. Quant à l'historien laïque, je vous le disais tout à l'heure, il ne cherche dans les Écritures judéo-chrétiennes ni la Loi ni le Christ, mais un témoignage de l'histoire des religions. Un musulman, lui, y chercherait sans doute, s'il les lisait, les traces de la Révélation coranique à travers les déformations que judaïsme et christianisme lui avaient fait subir avant qu'elle fût totalement dévoilée dans le Livre.

Pour le protestantisme, pour moi, les Écritures manifestent leur autorité en nous dévoilant le Christ mort et ressuscité ; elles n'ont pas d'autre autorité, n'en manifestent pas d'autre, que celle-ci. Toute autre utilisation des Écritures visant à leur reconnaître autorité est donc frauduleuse, illégitime. Par exemple pour fonder des comportements, ou pour condamner des comportements. Lorsqu'il nous semble que les Écritures s'exercent à la morale, acceptons déjà l'évidence qu'elles ne sont pas les seules à le faire de par le monde ! Du Code d'Hammourabi à la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, en passant par les sagesses orientales et le « socialisme scientifique », d'autres ont à peu près dit ou écrit ou vécu la même chose. Alors cessons de vouloir justifier la religion par la morale, dans un monde qui accuse les religions d'être responsables de crimes odieux et nombreux. Le témoignage et l'autorité bibliques ne résident pas en cela. C'est jusque dans les commandements moraux et sacrificiels, et jusque dans les condamnations pénales, et aussi, dans les généalogies, bref : dans tout ce que nous ne savons plus lire parce que nous le lisons au premier degré, c'est dans ces textes aussi que Dieu nous parle non pas de crimes et de châtiments, mais de Jésus-Christ qui a donné sa vie pour nous.

La forme de notre lecture parle aussi, bien sûr, du fond. La soumission symbolique d'Abraham à Melchisédeq qui le bénit et reçoit de lui la dîme, dit aussi la relativité des promesses à celui qui en est l'accomplissement ; elle dit la soumission du passé au présent, la soumission de l'attente d'Israël à la venue du Messie. Le présent est advenue en quelque sorte grâce au passé – personne ne me contredira là-dessus ! Mais cela signifie bien que le passé est passé – autre belle évidence ! Tel est l'Ancien Testament, qui mérite bien son qualificatif, par rapport au Nouveau : l'Ancien a permis le Nouveau, et donc le Nouveau a remplacé l'Ancien. Ce que l'auteur de l'épître va montrer à travers l'image du sacerdoce, puisque Melchisédeq était « *sacrificateur du Dieu Très-Haut* ». Et là, la question est directement celle de l'articulation de la révélation chrétienne au judaïsme. Et la réponse de notre texte est claire au point d'avoir parfois cru que c'était Saint Paul qui l'avait écrit : c'est que la religion juive est caduque. Attend-on encore celui qui est venu ?

Ce que d'autres auteurs du Nouveau Testament disent avec d'autres mots est ici aussi confessé à travers la lecture spirituelle du personnage de Melchisédeq et du psaume qui l'évoque, c'est qu'en Jésus-Christ, réponse et véritable sens de l'existence-même d'Israël, Dieu s'est pleinement engagé, et dans la résurrection de Jésus, cet engagement de Dieu est pérenne – pour nous aussi donc, et pour tous ceux et toutes celles pour qui Christ est mort et pour qui il est ressuscité des morts. Nous n'avons donc plus besoin d'aucun sacrificateur, aucun prêtre, c'est-à-dire aucun médiateur, aucun intermédiaire : ni nous-mêmes, ni les autres pour nous, n'ont besoin de nous représenter devant Dieu. Nos mérites, notre comportement moral ou pieux, à nous ou aux meilleurs d'entre nous, n'égalent jamais le sacrifice du Christ. Il est nécessaire et suffisant. Il est lié à Dieu et Dieu à lui, pour toujours, pour nous. C'est l'Évangile de la grâce, qui nous est redit ici. Lire l'histoire de Melchisédeq, c'est assister, participer et profiter de la mort et de la résurrection du Christ.

Melchisédeq me montre ainsi que je n'ai pas besoin de prêtre, et que je n'ai pas besoin de me faire prêtre pour d'autres. Ni moi ni les autres n'ont besoin de mes œuvres méritoires. Et si eux et moi sommes libres de mes œuvres méritoires, alors la place est prête pour l'amour désintéressé, celui qui « *est patient, est serviable, n'est pas envieux ; qui ne se vante pas, ne s'enfle pas d'orgueil, ne fait rien de malhonnête, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne médite pas le mal, ne se réjouit pas de l'injustice, mais se réjouit de la vérité ; qui pardonne tout, croit tout, espère tout, supporte tout ; qui ne succombe jamais* » (1 Cor. 13 / 4-8a). Melchisédeq est celui qui m'annonce la possibilité que Christ prenne, dans ma vie et dans mes relations avec les autres, la place que prenaient la Loi et la culpabilité ; il est celui qui m'annonce que cette possibilité est réalisée, pour moi aussi, et pour toujours.

Chers frères et sœurs, je vous souhaite d'être fidèles aux deux grands principes de la Réforme auxquels nous renvoie cette exégèse de Melchisédeq : le principe formel qui est « *l'autorité souveraine des Saintes Écritures telle que la fonde le témoignage intérieur du Saint-Esprit* » (Décl. de foi de l'ERF), et le principe matériel qui est l'Évangile de la grâce de Dieu en Jésus-Christ reçu gratuitement par la foi. Autrement dit : lisez la Bible pour y chercher le Christ, et ce que vous y trouverez vous rendra libre, vraiment, aujourd'hui et à jamais. Amen.